

www.e-rara.ch

Tableau des guerres de la révolution de 1792 à 1815

Gayant, Paul

Paris, 1838

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 34404

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-73958>

Campagne de 1809.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

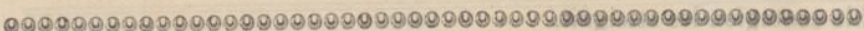
e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]



CAMPAGNE DE 1809.

I.

OPÉRATIONS EN BAVIÈRE.

Passage de l'Iser par les Autrichiens (16 avril).—Arrivée de Napoléon (17).—Combat de Than.—
De Pfaffenhosen (19).—Bataille d'Abensberg (20).—Combat de Landshut (21).—Bataille d'Eck-
mühl (22).—Prise de Ratisbonne (23).

Le mouvement de la grande-armée au-delà des Pyrénées avait dégarni le nord de l'Europe. Il n'y restait que 80,000 Français. Davout (40,000) occupait les places de l'Oder, Magdebourg, Bayreuth et le Hanovre. Un corps de formation nouvelle (12,000) gardait les villes an-séatiques. Oudinot était à Francfort avec trois divisions (24,000). En outre la Saxe, y compris le grand-duché de Varsovie, la Bavière, Bade, le Wurtemberg et le nouveau royaume de Westphalie avaient mis sur pied 100,000 hommes. L'empereur pouvait ainsi disposer en Allemagne de près de 200,000 hommes répartis entre la mer Baltique, l'Océan germanique, le Rhin, la Vistule et la vaste frontière de l'empire d'Autriche. Cette armée était flanquée : à l'est, par l'alliance russe qui promettait un secours de 150,000 hommes; au midi, 1° par l'armée de Dalmatie sous Marmont (15,000); 2° par l'armée d'Italie (60,000) ré-

CARTE
DE LA CAMPAGNE
de 1809.



Dessiné par l'Auteur.

partie dans toute la péninsule, commandée par le vice-roi et Macdonald.

L'Autriche était donc resserrée dans un cercle de puissances alliées de la France, présentant 400,000 baïonnettes. Mais les vieilles bandes de Ney, Soult, Lannes et Bernadotte, ces corps qu'on avait vus depuis 1805 manœuvrer avec un ensemble jusque alors inconnu, étaient engagés dans une lutte meurtrière. Mais le soulèvement inopiné du peuple espagnol, les évènements merveilleux dont il avait été suivi, avaient fait dans toute l'Europe une sensation profonde. Les Allemands, sur qui pesait tout le fardeau de la guerre, s'étaient vivement émus. Partout fermentait l'esprit d'insurrection, partout on était impatient d'imiter un noble exemple, de secouer le joug de l'étranger. Déjà dans quelques contrées on s'était mis à l'œuvre; le baron d'Hormayr agitait le Tyrol; les sociétés secrètes travaillaient la Prusse et la confédération du Rhin. En France même on était las de vaincre, on se fatiguait de ces vastes combinaisons, qui importaient sans doute à la liberté du monde, mais dont le développement, hors de la portée des intelligences communes, exigeait de continuels sacrifices.

L'Autriche pouvait s'attendre à trouver dans les alliés du Rhin, une résistance plus apparente qu'effective, dans les soldats français, des hommes moins aguerris, moins passionnés que ceux qui l'avaient si longtemps vaincue. Elle pouvait, à son tour, leur opposer l'enthousiasme excité par l'esprit de nationalité. Enfin elle savait à quoi s'en tenir sur le renfort que devait fournir la Russie; la guerre fut résolue. Le cabinet de Vienne saisit le moment où Napoléon était en Espagne avec ses gardes, pour mettre sur pied 500,000 hommes. Adoptant l'organisation si puissante des armées françaises, il forma neuf corps d'armée d'environ 20 à 30,000 hommes chacun, sous les généraux: Bellegarde 1^{er} corps, Kollowrath 2^e, Hohenzollern 3^e, Rosenberg 4^e, archiduc Louis 5^e, Hiller 6^e, archiduc Ferdinand 7^e, Chasteler 8^e, Gyulai 9^e, et deux corps de réserve de même force, commandés par Kienmayer et le prince de Liechtenstein. Ces troupes régulières étaient soutenues par la landwehr autrichienne et l'insurrection hongroise.

On destina le 7^e corps à opérer sur la Vistule; les 8^e et 9^e, commandés en chef par l'archiduc Jean, formèrent l'armée d'Italie; les six premiers corps et la réserve furent mis sous les ordres de l'archiduc Charles généralissime qui les échelonna d'abord du Danube à l'Eger, occupant à-la-fois Mautern et Saatz. Son projet paraissait être de déboucher de la Bohême pour envahir le pays de Bayreuth, déborder Davout, qui, au bruit de sa marche, s'était concentré entre le Mayn et la Rednitz, et porter la guerre sur le Bas-Rhin. Ce plan, dont l'exécution eût dégagé la

Prusse et l'eût dès ce moment entraînée dans la coalition, avait en outre l'avantage d'éloigner les armées autrichiennes de ces champs de bataille où les défaites sont mortelles. Mais lorsque le prince apprit que Napoléon, de retour à Paris avec sa rapidité ordinaire, avait renforcé Davout et l'avait dirigé sur Donauwerth; que Massena conduisait de l'intérieur sur le Lech un corps de 30,000 hommes; enfin que la garde et la cavalerie de réserve étaient en marche pour la vallée du Danube, il comprit que Vienne allait être promptement menacé. Alors il passa le fleuve à Lintz et ne laissa sur la rive gauche, pour les opposer à Davout qui se rapprochait d'Ingolstadt, que les 60,000 hommes de Bellegarde, et Kollowrath. Il espérait encore, en saisissant franchement l'initiative, prévenir l'arrivée de l'empereur, pousser les troupes françaises jusqu'au Rhin, sortir enfin des combinaisons connues. Après avoir masqué la forteresse de Passau et jeté Jellachich (9000) à Salzburg, pour communiquer avec l'armée d'Italie, le généralissime prit avec lui les 3^e et 4^e corps, plus les réserves (60,000); il mit à sa gauche les 5^e et 6^e corps (40,000), sous les ordres de Hiller, et dans les premiers jours d'avril, l'armée entière déboucha : la droite, des montagnes de la Bohême par Pilsen et Klattau sur Ratisbonne : le centre, par Shœrding sur Plattling : la gauche par Braunau sur Landshut et Moosburg. Jellachich, côtoyant les Alpes du Tyrol, pointa droit sur Munich.

Hiller seul trouva de la résistance; les troupes bavaoises (30,800) disputèrent les passages de Moosburg et de Landshut. Mais lorsqu'elles virent l'archiduc généralissime, déborder leur gauche par Dingolfing et Landau, et menacer de les prendre à revers, en poussant jusqu'à la chaussée de Ratisbonne, elles se replièrent sur l'Abens.

Tout semblait aller au gré des desirs de l'archiduc, ses desseins eussent en effet réussi, s'il lui eût été possible d'animer les troupes autrichiennes de quelque activité. Mais elles ne se départirent point de leur lenteur habituelle, et, au moment où elles se déployaient au-delà de l'Iser, Napoléon, survenant au quartier-général de Donauwerth, prit le commandement qu'il avait provisoirement confié à Berthier. L'empereur trouva son armée disséminée de Schongau à Daswang, sur un front de 60 lieues. Le premier mouvement de Davout avait été d'accourir à Ingolstadt; mais Berthier lui avait donné l'ordre d'occuper Ratisbonne; il y était dans cet instant à attendre son arrière-garde, qu'il avait établie d'abord à Neumarkt et Daswang. L'armée bavaoise, sous Lefebvre, venait de prendre position à Neustadt et Abensberg. Vandamme à la tête des Wurtembourgeois (10,000), Bessières avec la cavalerie de réserve (12,000), étaient échelonnés sur le Danube, à Vohburg, Neuburg, Ingolstadt et Donauwerth; enfin, Ou-

dinot (24,000) et Massena couvraient les rives du Lech, depuis son confluent jusqu'à Schongau.

Le major-général, si habile à mettre en œuvre les grandes conceptions de Napoléon, n'avait pu supporter le faix du premier rang. Il opposait une longue ligne, mince et sinueuse aux masses de l'archiduc, dont le centre et la gauche étaient groupés sur l'Abens, d'Au à Rohr, tandis que sa droite, tournant Ratisbonne, accourait par Schwandorf et Amberg, pour se mettre en ligne dans la vallée de l'Altmühl. Le prince n'avait plus qu'un pas à faire en avant pour se joindre à sa droite par le pont de Kelheim, couper Davout des autres corps, et pousser vivement leurs colonnes éparses par les deux rives du Danube. Jellachich était entré à Munich et à Dachau.

Il ne fallait rien moins que le coup-d'œil prompt et sûr de Napoléon, pour sortir victorieux de cette situation critique. Mais déjà son nom seul avait diminué le péril. A peine informé de son arrivée, l'archiduc suspendit sa marche offensive, et, au lieu de saisir le pont de Kelheim, il changea de direction à droite pour gagner Ratisbonne. Tant a de puissance une grande renommée ! le général autrichien craignant de donner prise entre son centre et sa droite, ne crut point pouvoir assez promptement s'assurer une communication solide avec Bellegarde et Kollowrath. L'habileté de l'empereur à épier tous ses mouvemens, à découvrir des intervalles, à s'y glisser, à les agrandir, est au-dessus de toutes les formules d'admiration.

Déjà il avait fait passer à ses lieutenans ses ordres, si prompts, si précis. Il avait prescrit à Lefebvre de s'étendre par sa gauche; à Davout de sortir de Ratisbonne par la rive droite du Danube, et de faire sa jonction avec Lefebvre, de manière à barrer le chemin de Kelheim; à Bessières, à Vandamme de marcher sur Neustadt et de renforcer le centre; enfin à Massena et Oudinot de déboucher du Lech, la gauche en tête, par Aichau et Pfaffenhosen, pour séparer Jellachich de Hiller et déborder ce dernier. Ainsi dans le même temps que l'archiduc déployait les masses de son centre, l'armée française tout entière convergeait sur les rives de l'Abens.

Les impériaux manœuvrèrent, la droite en tête, en tuyaux d'orgue de manière à ne point laisser de vide entre la droite de Hiller et l'arrière-garde du centre. La première colonne suivit le cours de la Laber; la seconde (réserve), la chaussée de Landshut; la troisième (Rosenberg) des chemins vicinaux à peu de distance de la route; la quatrième (Hohenzollern) partit lentement de Rohr pour gagner Abach par Thau et Tengen. Au même instant Davout qui, pendant la nuit, avait réuni ses quatre divisions et sa cavalerie à Abach, se mit en mar-

che le long du Danube, aussi la droite en avant par les chemins de Neustadt et d'Abensberg. D'Abach à Neustadt le Danube s'écarte de plus en plus de la route de Ratisbonne à Landshut, d'où il résulta que les têtes de colonnes de l'archiduc et de Davout ne devaient point se rencontrer; mais la gauche du maréchal, et Hohenzollern, suivant en sens inverse le même chemin, ne pouvaient s'éviter. En effet la droite ennemie était déjà près de Kœffering lorsque celle des Français fit entre Kelheim et Abens, sa jonction avec les postes bavarois, et au sortir de Tengen, Davout avec deux divisions et sa cavalerie, se heurta contre le quatrième corps autrichien. On était à-peu-près à nombre égal (16 à 20,000); le feu s'alluma aussitôt.

Les Français se mirent en bataille parallèlement à la route qu'ils cherchèrent à couper en débordant la gauche de leurs adversaires; Lefebvre les seconda en débouchant d'Abensberg et en rejetant hors du champ de bataille une forte arrière-garde qu'on avait laissée sur l'Abens pour maintenir la communication avec Hiller. Hohenzollern soutint vaillamment leur effort, mais enfin il perdit du terrain et laissa la route libre.

Dans la même journée les grenadiers d'Oudinot culbutèrent à Pfaffenhausen les avant-postes de Hiller et les menèrent battant jusque dans Au sur la rive droite de l'Abens. Après quoi il fournit une de ses divisions au centre qui se renforça aussi des deux premières de Davout dont Lannes prit le commandement.

En résultat, les premières manœuvres avaient porté les deux ailes sur le centre; Hiller était débordé par sa gauche, et les positions dont Davout et Lefebvre s'étaient rendus maîtres indiquaient une séparation entre la gauche et le centre des Autrichiens. Cette dernière circonstance frappa surtout Napoléon, qui fit sur-le-champ ses dispositions pour tenir le centre en échec et envelopper la gauche. Davout eut ordre de se déployer sur les derrières de Hohenzollern, depuis Tengen jusqu'aux sources de la Laber, de manière à imposer au généralissime. Masqué par un rideau de 16,000 hommes, le reste de l'armée prit les positions suivantes: au centre, les troupes de la confédération se rangèrent d'Abensberg à Siegenburg (40,000 hommes) soutenues par Bessières (12,000) et une division de la droite (8,000); à gauche, Lannes (24,000) s'étendit par la trouée que Lefebvre avait commencée la veille; à droite, Oudinot (16,000) se mit en bataille la gauche à l'Abens, dans le but d'aborder Hiller par sa gauche et de le rejeter sur Pfaffenhausen; enfin Massena (30,000) fut détaché pour passer l'Iser à Freysing et Moosburg, et se rendre par la rive droite à Landshut.

Siegenburg était le point de jonction entre les deux corps autrichiens.

Napoléon le prit pour pivot de ses manœuvres, et y posta la division bavaroise de Wrède. C'est par là que la bataille commença. Lorsque l'archiduc Louis fut engagé sur les rives de l'Abens, Lannes et Lefebvre s'en éloignèrent et se portèrent, le premier au-delà de Rohr, l'autre en seconde ligne au-delà d'Abensberg. Dans le même temps, Oudinot poussa vigoureusement Hiller d'Au à Mainburg, et de Mainburg à Pfaffenhäusen. La conséquence de ces belles combinaisons fut de resserrer les deux corps ennemis dans un angle, dont le sommet était à Siegenburg et dont les côtés se rapprochaient de plus en plus. Entassés enfin l'un dans Rottenburg, l'autre dans Pfaffenhäusen, ils étaient perdus si Hiller n'eût point eu l'heureuse inspiration de renoncer à percer jusqu'à Hohenzollern et de se retirer précipitamment à Landshut.

Le lendemain, au jour, Napoléon chargea Lefebvre de renforcer Davout, puis avec Bessières, Lannes, Vandamme, Oudinot, il s'élança sur les pas des vaincus. On atteignit leur arrière-garde en deçà de l'Isar; on pénétra pêle-mêle avec elle sur les ponts. Hiller, désespéré de n'avoir point le temps de les rompre, fit tirer à-la-fois sur les Français et sur les siens, et ordonna d'incendier le pont de bois qui traverse le plus petit bras de la rivière. On ne le laissa point détruire. Le général Mouton (depuis maréchal Lobau) à la tête d'une colonne de grenadiers, s'élança entre les flammes qui débordaient déjà le parapet. Au milieu du tumulte, on l'entendait s'écrier d'une voix tonnante : « avancez toujours et ne tirez pas. » Il parvint de la sorte en peu d'instans jusqu'à la porte qui défendait l'entrée de la ville, il la fit briser à coups de hache et commença dans les rues un combat sanglant. La mêlée durait encore lorsque Hiller aperçut à sa gauche la tête de colonne de Massena, qui survenait par la route de Moosburg. Il quitta aussitôt ses positions pour se retirer sur l'Inn. Bessières avec deux divisions le poussa jusqu'à la Vils.

Ces journées affaiblirent l'ennemi de 8000 morts ou blessés, et d'autant de prisonniers. Elles complétèrent la séparation entre son centre et sa gauche. A peine assuré de la retraite de Hiller, Napoléon fit volte-face pour se rabattre sur Ratisbonne et acculer le généralissime aux remparts de cette ville, où Davout avait laissé garnison. Mais cette partie si décisive d'un plan dont le succès était jusque-là si brillant, fut altérée par la perte de Ratisbonne. Pendant le combat de Than, l'archiduc attaqua le seul régiment qui était chargé de le conserver. Ce n'était point assez pour défendre sa vaste enceinte. La résistance ne fut point de longue durée, la place fut enlevée et le prince se croyant poursuivi par l'armée entière, tira sur-le-champ de sa droite les 30,000 hommes de Kollowrath, dans le dessein de refouler les Français sur l'Abens et de rétablir la communication avec sa gauche.

Ce n'étaient point 60,000 hommes battant en retraite, c'étaient 100,000 hommes revenant hardiment à la charge que l'on allait combattre. Ils avaient même l'initiative; leur droite se prolongeait jusqu'au Danube, et à leur gauche le corps entier de Rosenberg s'avavançait en masse, soutenu par la cavalerie pour dégager la chaussée de Landshut, déborder la droite des Français et pivoter jusqu'à l'Abens.

Arrivée sur la Laber, leur première ligne qui, depuis deux jours, bataillait avec Lefebvre et Davout, s'arrêta. Le généralissime fit reconnaître les Français, et s'étant assuré qu'il n'y avait là que deux corps d'armée, sans attendre Kollowrath, qui était encore à deux lieues en arrière, il ordonna l'attaque, ne doutant point de les écraser. Rosenberg prit position dans le village et au château d'Eckmuhl. Hohenzollern et les réserves se mirent en bataille sur la rivière : mais pendant que de part et d'autre on faisait ses apprêts, Napoléon survint avec Lannes, Vandamme et la cavalerie suivi de près par Oudinot et Massena.

Des hauteurs qui dominent la Laber, il jeta son coup-d'œil sur les masses des ennemis, démêla leurs projets et transmit à ses lieutenans des ordres qui assurèrent la victoire.

Davout et Lefebvre appuyèrent à gauche, pour aborder tête baissée la droite et le centre de l'archiduc. Lannes, Vandamme et la cavalerie se déployèrent pour envelopper et rompre Rosenberg, auquel un rôle si important était réservé.

Il y avait de part et d'autre 60,000 hommes engagés, lorsqu'à deux heures, le feu s'ouvrit sur toute la ligne. L'effort des Français porta surtout à droite : Vandamme marcha sur le front de Rosenberg, tandis que Lannes, secondé par la cavalerie, passant la Laber au-dessous d'Eckmuhl, manœuvra pour le tourner et déborder sa gauche. Le général autrichien fit d'abord face à tout : mais lorsque l'infanterie de Lannes eut déposé son extrême gauche d'une colline boisée qui lui servait d'appui, il appela l'aide de la cavalerie qui s'avança pour regagner le terrain perdu. De leur côté, les cuirassiers français accoururent, chargèrent d'une manière si brillante, que la ligne entière s'arrêta pour battre des mains, et sur ce point décidèrent le succès.

Dans le même instant, Vandamme enleva à la baïonnette le village et le château, et Davout, triomphant enfin d'une opiniâtre résistance, enfonça le centre des Autrichiens. Dès-lors, ils plièrent partout en pivotant sur leur droite pour se rapprocher de Kollowrath.

On les suivit pas à pas, toujours en combattant, toujours en débordant leur gauche. La nature du terrain leur permettait de reculer en bon ordre; mais enfin, à sept heures du soir, Rosenberg vivement pressé sur

ses flancs, commençait à tourbillonner lorsqu'une nouvelle charge de cavalerie mit le désordre dans ses rangs.

L'archiduc essaya encore de disputer le champ de bataille; il jeta au devant des cavaliers victorieux douze escadrons de cuirassiers et vingt escadrons de hussards, soutenus par plusieurs batteries d'artillerie légère. Il y eut alors une mêlée du moyen âge. Après quelques mouvemens sans portée, les cuirassiers autrichiens chargèrent avec fureur. Les cuirassiers français, animés d'une égale impétuosité, se précipitèrent au devant du choc. Il fut terrible : le combat fut partout suspendu, et les deux armées attendirent en silence le résultat de cette grande scène, d'où dépendait le sort de la journée. Pendant quelques instans, on n'entendit que le fracas des armes blanches qui se heurtaient en faisant jaillir des milliers d'étincelles. Enfin, on vit les escadrons ennemis tourner bride et prendre la fuite, en écrasant sous leurs pas les lignes d'infanterie. Leur défaite fut le signal d'une déroute complète : la nuit était venue, toute l'armée autrichienne se retira confusément sous les murs de Ratisbonne. Sa perte fut de 5000 tués ou blessés, 15,000 prisonniers, 12 drapeaux, 16 canons. Les Français n'eurent pas plus de 8000 hommes hors de combat.

Le lendemain, l'empereur courut aux ennemis; ils avaient profité de la nuit pour jeter un pont sur le Danube, au-dessous de la ville, et pour faire filer les convois et l'infanterie. La cavalerie, en bataille devant les remparts, était chargée de masquer la retraite; mais Lannes l'attaquant à la tête de l'avant-garde, troubla le passage, entassa les vaincus dans Ratisbonne et détruisit le pont extérieur.

Napoléon donna aussitôt l'ordre d'escalader les murailles, on pénétra dans la place, l'on en enleva encore 7 à 8000 prisonniers, et l'on délivra le régiment français que l'archiduc avait précédemment forcé de se rendre. Dans cette journée, Napoléon recueillit une preuve de l'enthousiasme qu'il inspirait aux soldats. Une balle l'atteignit au pied droit, il fut obligé de descendre de cheval. En une seconde, le bruit se répand que l'empereur est blessé; les troupes quittent leurs rangs, se pressent autour de lui, témoignant la plus vive inquiétude. Bientôt on sait que la blessure est légère, on le voit remonter à cheval, on court de soi-même aux armes et l'air retentit long-temps du cri de vive l'empereur.

L'archiduc fit rétrograder Bellegarde, qui s'était avancé jusqu'à Bellegries, lui-même rentra en Bohême par Waldmunchen, Davout le poursuivit jusqu'à Cham.

Pendant la bataille, Hiller ayant reçu des renforts, était revenu sur ses pas, dans l'intention d'étendre sa droite par Straubing et de se remettre en communication avec l'archiduc. Chemin faisant, il attaqua à Neumarkt et replia la division d'avant-garde de Bessières; mais dans ce

moment même, Napoléon était maître de Ratisbonne, et Massena arrivait à Pilsting. Hiller, reconnaissant que l'armée allait opérer sur la rive droite du Danube, se retira au-delà de l'Inn et de la Salza.

II.

OPÉRATIONS EN AUTRICHE.

Passage de l'Inn (27 avril).—De la Salza (30).—Combat d'Ebersberg (3 mai).—Hiller passe sur la rive gauche du Danube (6).—Sommission (10).—Capitulation de Vienne (12).—Attaque du pont de Lintz (17).—Tentative de passage (17).—Première affaire d'Essling (21).—Bataille d'Essling (22).

Napoléon venait d'obtenir en six jours des succès qui, sans désorganiser l'armée opposée aussi complètement qu'à Ulm, Iéna et Friedland, n'avaient pas moins un caractère décisif.

Depuis l'Adige jusqu'à la Vistule, les Autrichiens avaient d'abord saisi l'initiative. Leurs immenses forces s'avançaient communiquant entre elles, offrant plusieurs appuis aux peuples disposés à s'insurger, ou à quitter brusquement l'alliance de l'empereur. L'armée française et confédérée, au contraire, était partout en retraite, coupée en plusieurs parties. Entre Marmont et l'armée d'Italie se trouvait le corps du prince Jean; entre Eugène et Berthier, Chasteler et Jellachich; entre Berthier et les Saxons, Bellegarde et Kollowrath; enfin, entre les Saxons et les Polonais, le prince Ferdinand qui côtoyait la Vistule, en faisant appel aux ressentimens de la Prusse.

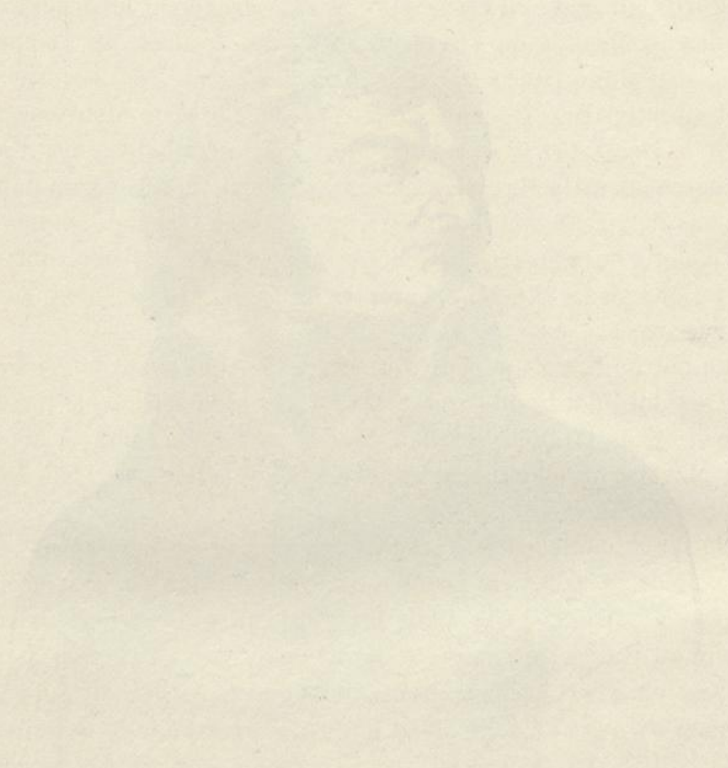
L'arrivée de Napoléon, les manœuvres sur l'Abens, la journée d'Eck-



BERNADOTTE (Charles-Jean),

Général républicain. — Roi de Suède. — Né à Pau, le 26 janvier 1764.

Combat de Lintz (1809).



muhl, changèrent subitement la face des affaires. Le généralissime, rejeté en Bohême, laissa Vienne à découvert; les Français s'y portèrent, et tous les corps ennemis, en s'en rapprochant, dégagèrent les armées qu'ils débordaient. Bientôt de Dresde à Zara, les troupes de l'empereur ne formèrent plus qu'une seule ligne, d'où elles s'élançèrent victorieuses pour se concentrer sous les murs de la capitale. Ce vaste mouvement s'opéra entre le Danube et la mer Adriatique. Le généralissime, ayant prononcé sa marche dans la direction de Lintz, Davout quitta Cham pour passer le pont de Straubing; il fut suivi par l'armée saxonne, commandée par Bernadotte qui tourna autour des frontières de la Bohême, tint en échec les arrière-gardes ennemies, et rentra enfin dans le système général de la grande-armée.

Le but de Napoléon était d'atteindre Vienne avant le généralissime, tout en lui interdisant, soit en avant, soit en arrière, le retour sur la rive droite du Danube, il fallait donc le prévenir à Lintz, à Mauthausen et à Mautern où aboutissent les débouchés de la Bohême, et où l'on trouve des ponts.

De Waldmunchen à Vienne, une chaîne de montagnes sépare la Bohême de la vallée du Danube. La route voiturable est tracée sur le revers septentrional; elle a par Budweiss un embranchement sur Lintz et elle est côtoyée sur la crête des hauteurs par un chemin de traverse inaccessible à l'artillerie. Il résulte de là que le prince était obligé de faire un long détour et qu'il y avait toutes chances pour le devancer. Aussi s'attachait-il, en poursuivant sa marche, à montrer sur le chemin de Winterberg un détachement dont l'objet était de faire craindre aux Français un retour sur Straubing ou Ratisbonne, et de ralentir leur marche. Mais Napoléon, sans tenir compte de ces démonstrations, mit à profit la disposition des lieux, et poussa sur Lintz, par la chaussée de Straubing qui s'y rend en ligne droite, le corps de Massena, 5^e (30,000), soutenu successivement par Davout, 3^e (35,000) et Bernadotte, 9^e (15,800). Dans le même temps, l'empereur lui-même avec sa garde récemment entrée en ligne (12,000), Lannes (corps d'Oudinot), 2^e (23,000); Vandamme, 8^e (10,000) et Bessières (12,000) forma une seconde colonne qui se dirigea par Landshut et Braunau.

Ces deux masses devaient déborder les ailes de Hiller et précipiter sa retraite pendant que Lefebvre, 7^e (30,000), se détachant à droite avec l'armée bavaroise, se chargeait de débayer le Tyrol.

Hiller, réduit à 30,000 hommes, ne pouvait que gagner du temps. On ne le laissa point respirer. Massena débloqua Passau, rejeta les assiégeans dans les chemins de traverse qui suivent les sinuosités du Danube, et marcha sur Schærding par les deux rives de l'Inn. De son côté, Napo-

l'éon déboucha de Muhldorf et dirigea rapidement sur Burghausen Lannes et Bessières. Hiller, tourné par sa droite, n'attendit point le choc, il fit sauter les ponts de l'Inn et de la Salza, puis, se retirant par Ried et Lambach, derrière la Traun, il s'établit fortement à Ebersberg. Par cette retraite précipitée, il abandonnait le pont de Lintz, mais il couvrait celui de Mauthausen. On apercevait déjà, au-delà du fleuve, de nombreux partis et Hiller pouvait espérer d'un moment à l'autre l'arrivée de puissans renforts, ou de l'archiduc lui-même. Massena lui ôta cette chance. Pendant que l'on rétablissait les ponts de l'Inn et de la Salza, le 4^e corps, maître du passage, ne trouva point d'obstacles à se porter en avant, et arriva en présence de l'ennemi, que la tête de colonne de Napoléon touchait à peine à Wels. Le général français comprit de quelle importance était la possession d'Ebersberg, et il résolut de brusquer l'attaque sans attendre ni l'empereur, ni même le déploiement de toutes ses divisions.

La première brigade, conduite par Coëhorn, s'élança tête baissée sur le pont, l'emporta et poussa vigoureusement l'ennemi. Ebersberg est une petite ville commandée par un château, adossée à des hauteurs boisées au travers desquelles tourne un chemin creux. Massena déboucha intrépidement au milieu de tous ces obstacles. Le combat s'anima, le carnage devint affreux. Le canon annonce au loin cette mêlée cruelle; Napoléon envoie des renforts par la rive droite de la Traun, ils se présentent sur le champ de bataille, au moment où Hiller, chassé de position en position, confondant amis et ennemis, couvre d'obus la ville qu'il n'a pu défendre. Les flammes dévorent blessés et prisonniers, et la troupe qui survient ne peut qu'achever ce que le courage a glorieusement commencé.

Les Autrichiens, affaiblis de 9000 hommes, se replièrent sur l'Ens où ils n'essayèrent pas de se maintenir, ce qui leur eût été d'ailleurs inutile, puisque de la rive gauche de cette rivière, l'artillerie française pouvait détruire le pont de Mauthausen. Hiller ruina celui d'Ens et battit en retraite jusqu'à Saint-Poelten où il fit halte, espérant encore opérer, par Stein, sa jonction avec l'archiduc dont un détour du fleuve l'avait rapproché. Mais il avait à dos le cours de la Trasen, et voyant l'avant-garde de Napoléon approcher sans que rien parût à l'autre rive, il franchit le pont de Mautern et l'incendia, ne laissant sur la route de Vienne qu'un faible détachement.

La grande-armée ennemie, moins Jellachich, que ces mouvemens rapides en avaient séparée, était rejetée tout entière au-delà du Danube. Cependant la lenteur du généralissime semblait calculée. Napoléon crut reconnaître le dessein de laisser les Français s'enfoncer dans l'étroite vallée que termine Vienne, de se jeter sur leur ligne de retraite et de les envelopper entre les Alpes et le Danube. Ses dispositions pour le déjouer, at-

testent à-la-fois son active prévoyance et l'avantage du théâtre où il avait su porter la guerre. Il fit occuper Mautern assez fortement pour troubler le rétablissement du pont, couvrit de bons retranchemens ceux de Lintz et d'Ens, et défendit de même les approches de Mauthausen et de la forteresse de Passau. A la garde de ces points les seuls accessibles, il plaça Vandamme dont les éclaireurs se portèrent sur les routes de la Bohême, et que Bernadotte et Davout soutinrent en s'échelonnant le long du fleuve. Leurs forces réunies suffisaient pour soutenir une attaque générale et donner à toute l'armée le temps d'accourir. Les communications ainsi assurées, Napoléon conduisit à Vienne les autres corps et la garde. Cette grande ville était dans une extrême exaspération. Elle ferma ses portes; les habitans firent feu sur une députation que les autorités avaient envoyée au quartier-général; enfin les parlementaires français eurent peine à se soustraire à la fureur de la populace. Il fallut recourir aux mesures militaires. La promenade du Prater fut occupée, des batteries s'élevèrent qui lancèrent jusqu'au centre de la ville une grêle de bombes et de boulets. Enfin, au bout de deux jours, on parvint à s'entendre et une capitulation fut signée; mais cette courte résistance avait donné aux Autrichiens le temps de préparer la destruction des ponts et de prendre position de l'autre côté du Danube.

Napoléon et le généralissime, séparés par ce large fleuve, cherchèrent l'un et l'autre à en défendre et à en forcer le passage. Le premier prépara son mouvement offensif auprès de Vienne qu'il avait pris pour centre de ses approvisionnemens; l'autre, au contraire, préoccupé, comme son adversaire l'avait prévu, d'opérer sur les derrières de l'armée, tenta d'enlever le pont de Lintz. Les deux attaques, en sens inverse, eurent lieu le même jour, elles échouèrent toutes deux.

Kollowrath, soutenu par un détachement qui, se portant à Krems, tint en échec Davout, ouvrit le feu à la tête du pont de Lintz. Il fut d'abord vaillamment contenu par Vandamme; puis, Bernadotte, survenant au fort du combat, lui fit lâcher prise et le poursuivit l'épée dans les reins jusqu'aux montagnes.

Du côté des Français, Lannes jeta sur la rive gauche, dont les ennemis s'étaient écartés, une avant-garde destinée à protéger la reconstruction d'un des ponts de Vienne. Cette troupe se mit mal-à-propos à tirailler dans la plaine, elle attira une brigade de Hiller qui, après l'avoir détruite, se posta de manière à empêcher les travaux.

Il fallut renoncer à défilé sur-le-champ; mais pendant que Lannes échouait, Massena ayant reconnu les bras du Danube que forme l'île de Lobau, commença à établir, sans être inquiété, des ponts dont l'empereur résolut de profiter pour l'armée entière. Il lui donna les positions sui-

vantes : Bernadotte à Budweiss ; Vandamme à Ens occupant Lintz et Steyer ; Montbrun (cavalerie) sur la route de Presburg ; Lauriston détaché du 4^e corps , au débouché de Grätz et de Leoben ; les autres corps à Vienne pour se tenir prêts à passer le fleuve.

En trois jours on fit de l'île de Lobau une vaste place d'armes qui communiquait avec la rive droite au moyen d'un grand pont de bateaux d'une longueur de 500 toises sur les trois bras du Danube. Bessières , Lannes et Massena s'établirent alors dans l'île , et en même temps on jeta deux ponts sur un dernier bras large de 61 toises.

L'archiduc, soit indécision, soit desir de surprendre, de couper l'armée, lui laissa le champ libre. Déjà 35,000 hommes étaient en bataille d'Asparn à Essling, s'appuyant aux deux villages, lorsque vers cinq heures du soir, il parut à la tête de 100,000 hommes rangés perpendiculairement au Danube, la droite au fleuve, la gauche à Wagram.

Trois corps d'armée formaient la droite, marchant sur Asparn. Le prince espérait que cette forte colonne enleverait le village, prendrait à revers les troupes qui avaient passé, les balaiterait dans la plaine et les obligerait de combattre détachées de leur ligne de retraite. Deux divisions de Massena déconcertèrent ce plan. Elles épuisèrent dans Asparn tous les efforts de l'ennemi : pris et repris six fois, ce village finit par rester au pouvoir de l'intrépide maréchal. Pendant ce temps, l'archiduc rabattit parallèlement au fleuve, le reste de son armée. La gauche attaqua dans Essling Lannes qui ne montra pas moins de ténacité que Massena. Le centre, cherchant à pénétrer entre les deux villages, fut contenu par de brillantes charges de cavalerie et forcé de vider le champ de bataille.

La nuit suspendit le combat. Cependant le passage continua. Deux fois interrompu dans la journée par la rupture des ponts, il le fut encore avant le jour, et à l'aube, Napoléon n'avait pu mettre en ligne que 50,000 hommes et 100 canons.

Néanmoins il n'hésita pas à commencer le feu ; les évènements de la veille lui avaient indiqué le côté faible de l'ennemi. Il chargea Lannes : de percer le centre ; la jeune garde de déboucher d'Essling, de prendre en flanc la gauche et de l'acculer au Danube ; Massena de pousser la droite. La vieille garde resta en réserve.

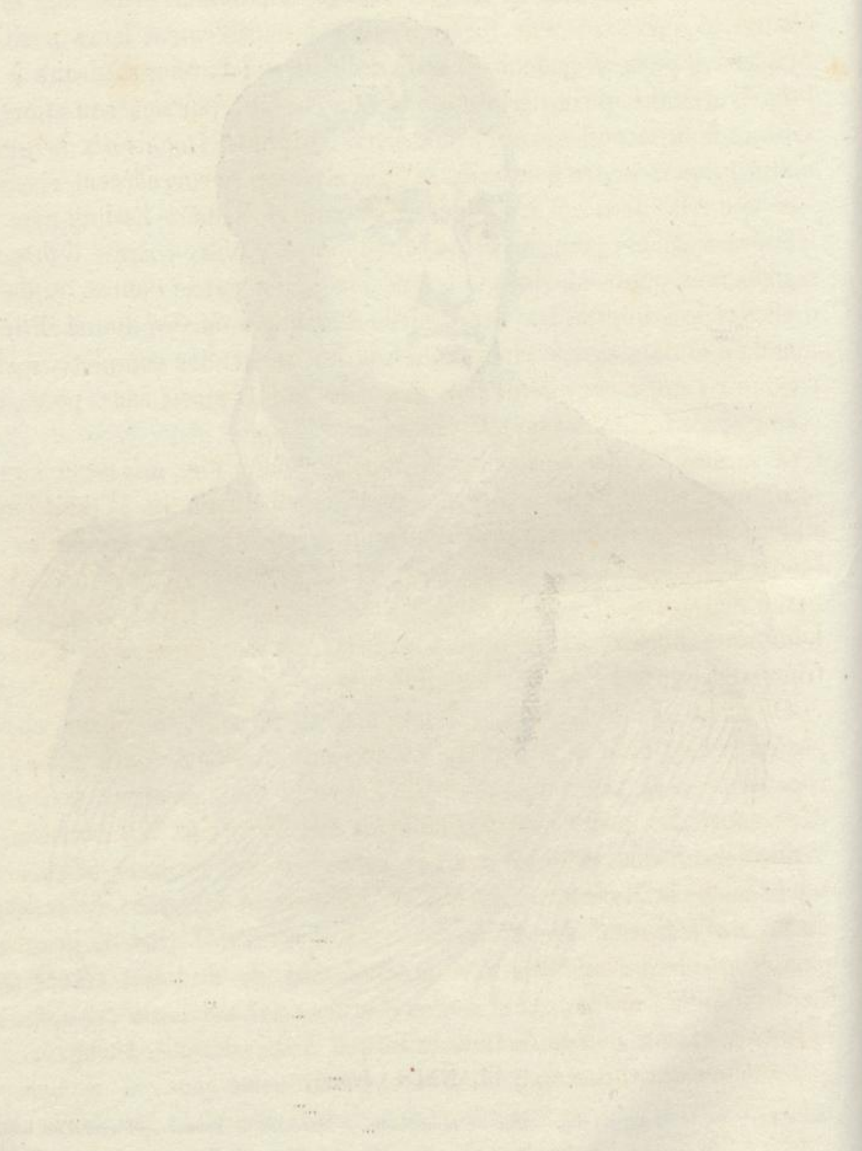
Les mouvemens prescrits s'exécutèrent victorieusement. Lannes fit fléchir à chaque pas les lignes du centre, et la jeune garde allait frapper le coup décisif, lorsque à 7 heures du matin, un incident désastreux changea la face de la journée. Les ponts du grand bras furent emportés et le passage intercepté sans retour. Des brûlots, des débris de maisons enflammés, charriés par un courant rapide dont une crue d'eau extraordi-



LANNES (Jean),

Né à Lectoure le 11 avril 1769. — Duc de Montébello. — Maréchal de France. — Blessé d'un boulet à Essling le 21 mai 1809 et mort à Vienne le 31.

Bataille d'Essling.



naire augmentait l'impétuosité, frappèrent, rompirent, dispersèrent les bateaux. Il n'y avait pas de remède et le seul parti à prendre était de se retirer dans l'île de Lobau. L'empereur donna ordre aux maréchaux de s'arrêter, puis de reprendre insensiblement leurs positions. Massena appuya sa gauche au milieu d'Asparn; Lannes sa droite à Essling. L'archiduc plein de joie revint à la charge, portant son effort sur Essling dont la possession lui eût livré les ponts. Depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures du soir les attaques se succédèrent vivement sur toute la ligne. L'archiduc entra cinq fois dans Essling avec des troupes fraîches; cinq fois il en fut repoussé. Enfin, comme il disposait ses réserves pour un sixième assaut, la jeune garde courut au-devant d'elles et les culbuta. La vieille garde n'avait pas encore donné. Elle demanda à grands cris à charger, à rendre la victoire complète. « Non, répondit l'empereur, il est bon que cela finisse ainsi; sans pont, sans secours, certes nous avons fait assez. »

A minuit l'armée commença à repasser dans l'île. Massena couvrit le mouvement et ne se replia qu'à sept heures du matin. Il était impossible de conquérir plus glorieusement une retraite qu'un affreux contretemps avait rendu nécessaire. Mais quelle vaillance déployèrent les généraux et l'armée; quelles pertes douloureuses se firent sentir! 2000 hommes restèrent sur le champ de bataille; Saint-Hilaire et Lannes y trouvèrent le terme de leur brillante carrière!

On avait reculé et, dans la situation fatale où était Napoléon, chaque pas en arrière était un échec. Le contre-coup s'en fit ressentir dans l'Europe entière et la fermentation qu'Eckmühl avait assoupie se ranima dans toutes les parties de l'Allemagne. Le Tyrol, le Wurtemberg, la Westphalie furent troublés par des partisans. Les réserves échelonnées sur le Lech, la Rednitz et le Weser, réduisirent aisément les insurgés de la confédération du Rhin; mais ceux du Tyrol tinrent jusqu'à la paix. Cependant Napoléon prit la résolution de ne point rétrograder au-delà de l'île de Lobau et d'aller chercher une éclatante revanche sur le terrain même que la fortune le forçait d'abandonner. Lefebvre, Eugène, Marmont furent appelés à cette grande lutte.

III.

OPÉRATIONS EN ITALIE ET DANS LE TYROL.

Invasion de l'Italie et du Tyrol par les Autrichiens (12 avril).—Retraite du vice-roi (du 11 au 26 avril).—Retraite des Autrichiens (1^{er} mai).—Combats de Salzburg (27 mai).—De Woergl (11 mai).—De la Piave (8 mai).—Combat de Saint-Michel (25 mai).—Jonction avec la grande-armée (26).—Combat de Gospicz (21).—Marche de Chasteler (5 juin).—Bataille de Raab (14).—Marche de Marmont (3 à 24 juin).—Combat de Grätz (24).—Prise de Raab (24).

L'armée autrichienne d'Italie entra en campagne en deux colonnes. Chasteler envahit le Tyrol, l'archiduc Jean, les provinces vénitiennes. Le premier s'avança sans obstacle, soutenu par l'insurrection de la population entière; entra dans Inspruck et se mit en marche pour Trente et Roveredo. L'archiduc ayant pris Eugène au dépourvu, le repoussa jusqu'à l'Adige. Toutefois cette retraite ne se fit point sans honneur. Au passage du Tagliamento, à Pordenone, à Sacile, Eugène résista glorieusement et, ne cédant qu'au nombre, il prit enfin position autour de Verone. Là, il rallia l'armée éparsée dans toute l'Italie. Cependant l'archiduc le menaçait de front, et Chasteler, dont les coureurs se montraient autour du lac de Garda, semblait vouloir déborder son flanc gauche, lorsque à sa grande surprise les ennemis se mirent à battre en retraite. Il comprit que l'empereur venait de porter un de ses coups décisifs et il n'hésita pas à se lancer à la poursuite de l'armée autrichienne.

Dans le même temps Lefebvre déboucha sur Salzburg, atteignit Jel-

Jellachich, qui cherchait à rejoindre Hiller, le coupa de Lambach, le rejeta dans le Simmering et se porta sur Inspruck : de Wrède marcha par Salzburg; Deroi, par Rosenheim et Kufstein. Chasteler courut à la rencontre de ces deux colonnes et prit position à Vœrgl, nœud des routes qu'elles suivaient. Couvert à droite par les défilés de Lofer et de Saint-Jean que gardait la population en armes, il se disposa à recevoir rudement la division Deroi. Mais le maréchal enleva les deux passages en un clin-d'œil et parut inopinément sur le champ de bataille comme l'action était engagée. Chasteler fut mis en déroute, on le poussa jusqu'à Inspruck où il ne jugea point à propos de se défendre, on l'entassa dans la route étroite de Lienz. Lefebvre fit son entrée dans la capitale du Tyrol qui déposa momentanément les armes; puis, obéissant aux ordres de l'empereur, il partit pour Linz, s'en remettant pour anéantir Chasteler à l'armée d'Italie.

Le prince Jean se replia pied à pied en se mettant chaque jour en bataille. Mais, atteint et rompu au passage de la Piave, il rentra précipitamment dans les provinces impériales. Puis, comptant, pour arrêter les vainqueurs et couvrir la retraite de Jellachich, sur les fortifications qui défendaient la frontière et sur le camp retranché de Laybach, il prolongea sa marche jusqu'à Grætz, dans le dessein de rallier les levées hongroises que l'archiduc Raynier réunissait à Kœrmend.

Pour pénétrer dans les états autrichiens, Eugène forma son armée en deux colonnes : l'une qu'il conduisit en personne (30,000) prit la route de Clagenfurth; l'autre, commandée par Macdonald (16,000) marcha sur Laybach. Celle-ci s'empara de Palma-Nova, de Trieste; à son approche, Gyulai, qui commandait les troupes du camp de Laybach, se replia sur Carlstadt et le laissa, sans coup férir, occuper le camp et la ville. Le vice-roi força avec le même succès les cols des Alpes de Ponteba à Tarvis. Il fit tomber tous les points fortifiés par l'ennemi et l'armée entière se déploya dans les provinces méridionales. La droite pointa sur Mahrburg; la gauche sur Leoben et Vienne; le centre, formé d'un détachement d'Eugène, prit la route de Klagenfurth à Mahrburg.

Chemin faisant, le vice-roi écrasa Jellachich qui, depuis long-temps isolé dans le Simmering, cherchait enfin à se jeter dans les rangs de l'archiduc Jean. Les deux corps d'armée partant, l'un de Mautern, l'autre de Judenburg, arrivèrent presque au même instant au pont de Saint-Michel. L'ennemi eut à peine le temps de faire volte-face et de se former, la rivière à dos. Cette disposition eut ses conséquences ordinaires. Jellachich culbuté perdit toute sa troupe et s'échappa difficilement avec quelques centaines de cavaliers. Il porta l'alarme au quartier-géné-

ral de l'archiduc qui, ne se trouvant pas en sûreté à Grätz, se retira en toute hâte à Kœrmend.

Le lendemain Macdonald ayant pris possession de la ville de Grätz, chargea la division Broussier d'assiéger le château. Eugène entra à Bruck, et ses coureurs rencontrèrent les postes de Lauriston. La jonction était faite entre les armées d'Allemagne et d'Italie.

Marmont seul était encore en arrière (15,000 hommes), l'archiduc avait détaché de sa gauche la division Stoïevich qui s'était postée à Gospioz pour le couper de Fiume.

Il partit de Zara, passa bravement sur le corps de Stoïevich, le poussa l'épée dans les reins et le força de se jeter vers Carlsbad pour rallier Gyulai. La route de Grätz était ouverte, mais l'intervalle était grand entre l'arrière-garde du vice-roi et la tête de Marmont. Les généraux autrichiens en profitèrent : Chasteler pour s'échapper; Gyulai pour essayer de barrer de nouveau le passage. Le premier, qui épiait le moment, descendit de Lienz sur Clagenfurth où le vice-roi avait laissé garnison. Il feignit d'investir la place, puis, faisant un détour, il passa la Drave à Wælkermarkt, et gagna à marches forcées Mahrburg puis Kœrmend. Le second, fort de 25,000, se porta en masse à Pettau après avoir envoyé d'Agram à Laybach un faible détachement pour éclairer la marche de Marmont.

Cependant Eugène et Macdonald rangés de Neustadt à Gleisdorf tenaient en échec les princes Jean et Raynier, lorsqu'ils reçurent l'ordre de les chasser de Kœrmend et de les refouler sur la rive gauche du Danube.

Soutenu par un détachement de la grande-armée qui descendit le fleuve jusqu'au confluent de la Raab, Eugène se porta par Guns sur Papœz, tandis que Macdonald pointa directement par Furstenfeld sur Kœrmend. L'armée ennemie, débordée par sa droite recula jusqu'à Raab où elle fit halte pour recevoir la bataille, forte de 50,000 hommes, dont moitié environ fournis par l'insurrection hongroise. Raab est une place forte que fortifiait encore un camp retranché situé sur un plateau qui encaisse la rivière. L'ennemi s'appuya, par sa droite aux remparts; par sa gauche à une ferme crénelée. En deux heures les positions furent enlevées: les Autrichiens culbutés, enfoncés sur tous les points, profitèrent du reste de la journée et de la nuit pour se retirer à Komorn. Ils avaient essuyé une perte de 6000 hommes. Il ne restait sur la rive droite du Danube que Gyulai, dont les manœuvres tendaient à repousser Marmont sur l'Italie. Au sortir de Laybach, le général français poussa jusqu'à Gonowitz, les éclaireurs ennemis qui avaient fait mine de lui résister. Arrivé là, il sut que des forces supérieures occu-

paient Vindichfeistritz, nœud des routes de Carlstadt et de Mahrburg. Son parti fut aussitôt pris, il recula jusqu'à Cilli, puis il se jeta par sa gauche à travers pays, et réparant, par sa rapidité, la faute qu'il avait faite de marcher jusquealors trop lentement, il gagna Voelkermarkt, passa la Drave et parvint à la Karnach à peu de distance de Grætz.

Il était temps. Gyulai, de son côté, furieux de voir ses projets déjoués, accourait par la route directe, et déjà il était aux prises avec un régiment (le 84^e) que Broussier avait déployé pour tendre la main à Marmont. Les Autrichiens firent des efforts inouïs pour rompre cette brave troupe, de manière à s'interposer vainqueurs entre les généraux français. Ils échouèrent, et dans ce combat glorieux ils perdirent plus d'hommes que n'en comptait la troupe assaillie. Lorsque enfin Broussier et Marmont eurent opéré leur jonction, Gyulai, n'ayant plus aucune chance de succès, rentra dans ses quartiers; après quoi, ne voulant point se heurter contre la grande-armée, il se rapprocha de la mer Adriatique pour communiquer avec la marine anglaise et recevoir les subsides que le cabinet de Londres fournissait au conseil aulique.

Dans le même temps Raab, assiégé depuis dix jours, ouvrit ses portes.

IV.

FIN DES OPÉRATIONS SUR LE DANUBE.

Bombardement de Presbourg (26 juin).—Concentration de la grande-armée (4 juillet).—Passage du Danube (5).—Bataille de Wagram (6).—Armistice de Znaym (12).—Traité de Vienne (14 octobre).

La guerre était tout entière sur le Danube. L'archiduc Jean, faisant à Presbourg des préparatifs de passage, Davout bombarda la ville

et le contraignit à suspendre ses travaux. Dès-lors le généralissime parut se résigner à la défensive. Il éleva entre Asparn et Enzersdorf de formidables retranchemens qui firent face aux immenses apprêts, dont l'île de Lobau était devenue le centre.

Les ressources mises en œuvre par les deux adversaires, leurs manœuvres, leurs moyens d'attaque et de défense forment un ensemble de faits, dont l'histoire de la guerre n'offrait point d'exemple, et qui doit servir de modèle aux militaires de tous les temps et de tous les pays.

On peut se faire une idée de la difficulté de transporter 150,000 hommes au-delà d'un fleuve, large de 500 toises, au cours profond et rapide, couvert par une armée de force égale. Napoléon avait, il est vrai, simplifié la question par son obstination à conserver l'île de Lobau, par son art à la rendre inaccessible. Mais il lui restait à franchir un bras de 61 toises sous le feu des 900 canons de l'archiduc; il lui restait à assurer la communication avec la rive droite, séparée de l'île par le bras principal. On profita d'un îlot large de 50 toises, qui le divise en deux parties, et l'on jeta sur les deux courans, l'un de 275 toises, l'autre plus profond et plus rapide, mais large seulement de 175 toises, un pont sur pilotis composé de 70 travées éloignées entre elles d'environ 6 à 7 toises. Chaque travée, supportée par six pilots, avait vingt pieds de large; les pilots, enfoncés de dix pieds en terre, sortaient de six pieds au-dessus de l'eau. Le pont du grand courant était protégé par une estacade et, à 20 toises de distance, on établit un pont de bateaux. Enfin ces constructions gigantesques furent protégées par une grande estacade longue de 800 toises, assise sur deux îlots.

Tels furent les travaux entre l'île et la rive droite. On assura la communication sur une coupure qui traverse l'île elle-même, on jeta de plus un pont sur le petit bras et l'on prépara, près de l'île Alexandre au-dessous d'Enzersdorf, un pont de bateaux de 80 toises, d'une seule pièce, formé de 22 pontons liés entre eux par des poutrelles.

Le moment arrivé où l'on n'avait plus de diversion à craindre sur la rive droite et où les travaux avaient acquis une solidité à l'épreuve, Napoléon fit venir de Lintz une partie du corps bavarois, de Gleisdorf; Marmont et Broussier, de Raab; Eugène et de Presbourg: Davout. Le corps saxon avait déjà rejoint.

La concentration de toutes ces colonnes fut achevée le 4 juillet, et dans la nuit du 4 au 5 l'armée entière passa dans l'île de Lobau. Pour masquer sa direction, la canonnade s'ouvrit sur tout le front de l'île. Les démonstrations des jours précédens tendant à faire croire à l'archiduc que l'on voulait forcer l'ancien passage entre Asparn et Essling, il s'était mis sous les armes dans ses retranchemens. Le feu de ses pièces répondit à

celui de l'artillerie française. Un orage violent mêla ses éclats à ce fracas terrible. La foudre et l'incendie d'Enzersdorf éclairèrent cette grande scène. Cependant, dès le soir, 1500 voltigeurs avaient amarré près de l'île Alexandre le pont de bateaux. Les colonnes d'infanterie le traversèrent au pas de charge, quatre autres ponts furent aussitôt établis, le défilé continua pendant la nuit entière. Enfin, lorsque aux premières lueurs du matin, l'archiduc chercha dans l'île cette armée qu'il croyait avoir criblée, décimée, il la vit, avec une surprise extrême, rangée en bataille sur sa gauche au-delà de ses retranchemens. Dans l'impossibilité d'engager immédiatement le combat il se retira obliquement sur Wagram, et parut reformer ses lignes derrière le Russbach. Napoléon le suivit en se déployant parallèlement au Danube. L'armée d'Italie, soutenue à droite par Oudinot, à gauche par Bernadotte, eut ordre d'enlever de suite les hauteurs du Russbach, elle s'y porta ; vers 9 heures du soir, Macdonald pénétra dans Wagram, le combat s'anima, mais y il eut quelques désordres dans cet engagement de nuit. Bernadotte au lieu de seconder Macdonald ne dépassa point Aderklaa. L'ennemi regagna le terrain perdu ; enfin à onze heures l'empereur suspendit ces attaques qui n'avaient eu d'autre résultat que de lui indiquer les positions du généralissime.

Le lendemain éclaira la bataille de Wagram, où deux armées de 200,000 hommes se heurtèrent, et où le sort de l'Europe fut encore une fois décidé.

Au sortir de l'île de Lobau on trouve une vaste plaine longue de 10 lieues, large de 4 à 5, couverte de grands et riches villages, comme on en voit autour des capitales. Elle est limitée au sud par le Danube, au nord par le Russbach, ruisseau bourbeux qui se jette dans ce fleuve, encaissé sur sa rive gauche par une chaîne de collines, à l'est par la March et à l'ouest par la hauteur de Bisamberg, dont les derniers mamelons finissent à l'embranchement des routes de Brunn et de Znaym.

Au bord du Danube s'élèvent les villages déjà célèbres d'Enzersdorf, Essling, Asparn ; sur le Russbach, ceux de Neusiedel, de Baumersdorf et le bourg de Wagram. La route de Presbourg à Vienne passe au milieu de la plaine à travers Raschdorf, Breitenlèe et Leopoldau, où elle se réunit au chemin de Wagram. Entre Leopoldau et Wagram, on rencontre Sussenbrunn et Aderklaa ; enfin, au pied du Bisamberg, est bâti Stammersdorf.

L'archiduc Jean était sur la March, à la tête de 30,000 hommes, et dans la soirée du 5, on avait reconnu que la droite du généralissime s'étendait jusqu'à Neusiedel à une lieue et demie de Wagram. On devait en conjecturer qu'il manœuvrait pour rallier son frère, et, selon toute apparence, Neusiedel était la clé du champ de bataille. Au point du jour, on se dis-

posait à l'enlever, lorsque les Autrichiens en sortirent, passèrent le Russbach et firent reculer l'aile droite du vice-roi. Mais on était sous les armes, on leur eut bientôt opposé Eugène, Davout, la garde, la cavalerie; ils furent culbutés et rejetés en désordre au-delà du ruisseau.

Comme Napoléon allait suivre ce succès, aborder les collines, se jeter entre les deux archiducs, il apprit que Rosenberg seul était devant lui. Il aperçut dans le lointain les masses du généralissime, que ce prince avait formées, de Stammersdorf au Danube, et qui s'avançaient perpendiculairement au fleuve. Les officiers d'ordonnance se succédaient d'instant en instant; on sut bientôt que le centre des Autrichiens occupait Aderklaa, évacué par Bernadotte, et que leur droite marchait aux ponts. Comme dans la journée du 21 mai, ils prenaient à revers les lignes françaises et mettaient toute l'armée en péril. Un coup-d'œil suffit à Napoléon pour mesurer le mal et pour y porter remède. Il laissa à Davout le soin de déborder Rosenberg, de le rejeter sur Wagram; il courut à Massena, lui donna le commandement de toute la gauche, lui prescrivit de rentrer dans Aderklaa; enfin il prit Eugène, Marmont, Oudinot, les Bavares et les réserves pour former le centre, et leur fit faire un changement de front, l'aile gauche en arrière, de manière à les ranger de Baumersdorf à Raschdorf.

Ce mouvement, qui s'exécuta, sous les ordres d'Eugène, avec une admirable précision, fut protégé par l'attaque d'Aderklaa. Massena enleva d'emblée le village; puis, en s'y maintenant pendant trois heures, il s'opposa au déploiement du centre de l'archiduc. Enfin assailli par le prince en personne, débordé par sa droite, il dut céder la position; mais le vice-roi était en mesure, et l'on pouvait reculer sans rien compromettre. L'infanterie se forma par bataillons serrés en masse, et se replia en obliquant à gauche en arrière et en repoussant avec vigueur les charges de la cavalerie ennemie. Lorsqu'elle eut repris l'alignement du centre à la hauteur de Raschdorf, elle fit halte.

Il était dix heures: à ce moment, l'archiduc, ayant débarrassé le débouché de son centre, s'avançait dans la plaine. Napoléon, qui ne voulait ni se porter au-devant de lui, ni engager la mêlée, l'attendait de pied ferme, couvert sur une demi-lieue de front par soixante pièces d'artillerie de la garde. A l'approche des Autrichiens, toute la batterie vomit un feu terrible et les força de suspendre leur marche. La cannonade s'ouvrit de part, et d'autre portant dans les rangs opposés le ravage et la mort; elle se termina à l'avantage des Français; l'ennemi fut réduit au silence.

Pendant, la gauche du généralissime pénétrait dans l'intervalle que Massena avait laissé vide entre le Danube et lui. Le maréchal expé-

diait ses aides-de-camp pour annoncer les progrès de l'ennemi, pour demander des ordres. Le canon tonnait déjà sur ses derrières; la division Boudet, qu'on avait laissée à la garde des ponts, était refoulée dans l'île : la retraite était menacée.

Napoléon semblait indifférent à ces nouvelles, il les écoutait en silence et portait ses regards, non du côté du Danube, mais vers sa droite. Enfin à midi, il aperçut Davout qui depuis le matin cherchait à tourner Rosenberg, dépasser Neusiedel; il vit le corps autrichien plier, il vit qu'il n'avait plus de diversion à craindre de la part de l'armée de Hongrie, et il s'écria vivement : « Courez dire à Massena qu'il reprenne l'attaque, la bataille est gagnée. »

Massena tomba impétueusement sur les colonnes qui avaient osé le déborder, il leur enleva Essling où elles cherchaient un appui, il rallia Boudet et culbutant tout sur son passage, il seconda puissamment, en se portant jusqu'à Leopoldau, le mouvement que faisait le centre.

Napoléon s'était assuré que Davout avait pris l'ascendant et devait percer jusqu'à Wagram, il le fit côtoyer par Oudinot; puis, flanqué de l'autre côté par Massena, il n'hésita plus à former le reste de son centre en colonne et à le pousser en avant.

Macdonald se mit en première ligne avec huit bataillons déployés et treize bataillons en masse sur les ailes. En seconde ligne, le vice-roi suivit, avec deux divisions, les cuirassiers et la cavalerie légère de la garde aux ailes; enfin, en troisième ligne, Napoléon, la vieille et la jeune garde et les grenadiers à cheval.

Rien ne put arrêter l'élan de cette masse formidable. Les lignes de l'ennemi se rompirent devant elle. En la chargeant en flanc, elle lui firent éprouver de cruelles pertes, mais elle traversa, sans s'arrêter toute la plaine, et lorsque, en saisissant enfin Sussenbrunn, Macdonald eut trouvé un point d'appui, qui jusque alors lui avait manqué, l'archiduc, dont les ailes avaient déjà perdu Wagram et Léopoldau, renonça au champ de bataille, et ne combattit plus que pour assurer sa retraite.

Les combinaisons de cette journée roulent sur de telles masses; il y a, dans les calculs d'heure et de distance, une telle précision que l'imagination en est effrayée. Elle coûta aux impériaux près de 30,000 hommes mais peu de prisonniers; les Français eurent 15,000 blessés et 6500 tués parmi lesquels on eut à regretter les braves généraux Lassale et Lacour. Macdonald, Oudinot et Marmont reçurent sur le champ de bataille le bâton de maréchal; Massena, le titre de prince d'Essling.

Les colonnes battues s'éloignèrent par les routes de Bohême, couvrant celle de Moravie par un détachement destiné à ouvrir la communication avec l'archiduc Jean qui, après être resté pendant la bataille dans

une inconcevable immobilité, remontait la rive gauche de la March pour passer le pont d'Holitsch. Napoléon prévint la jonction des deux princes en portant rapidement sur Nikolsburg Davout et Marmont, pendant que Massena poussait au généralissime et que le reste de l'armée se tenait en réserve entre les deux positions.

Le prince fit volte-face à Znaym comme pour recevoir le combat; mais lorsqu'il vit Massena prêt à l'aborder de front et Marmont le tourner du côté de Nikolsburg, par où il attendait l'armée de Hongrie, il demanda un armistice qui fut consenti.

L'empereur d'Autriche refusa d'abord sa ratification. Il y adhéra néanmoins et les négociations s'ouvrirent; on exigea de lui d'énormes sacrifices. Il balança long-temps : les Anglais venaient de descendre dans l'île de Walcheren; de nouveaux mouvemens insurrectionnels agitaient le nord de l'Allemagne; il semblait que toute espérance n'était pas perdue. Mais l'expédition anglaise échoua, mais les partisans du Bas-Elbe furent anéantis, mais les cantonnemens de la grande-armée, groupés autour de Vienne, interrompaient les communications entre les diverses parties de l'empire; il fallut céder. Le traité de Vienne fut signé; François II eut la douleur de se laisser enlever les provinces Illyriennes et de reconnaître les changemens faits et à faire au midi de l'Europe.

V.

OPÉRATIONS EN POLOGNE.

Les Autrichiens passent la Pilica (15 avril).—Capitulation de Varsovie (19).—Bataille de Grochow (24).—Combat de Gora (3 mai).—Prise de Cracovie (10 juillet).

L'armée polonaise, sans avoir de liaison immédiate avec la grande-

armée, fit aussi une campagne glorieuse. Forte de 19,800 hommes (nombre qui fut doublé pendant la guerre), elle était commandée par Poniatowski.

L'archiduc Ferdinand eut d'abord l'offensive. Il passa la Pilica à Nowie-mastz, poussa les Polonais jusqu'à Varsovie, leur livra sous les murs de la capitale un combat douteux suivi d'une convention qui lui en livra l'entrée, puis se mit à manœuvrer sur la rive gauche de la Vistule pour se porter à Thorn et présenter aux Prussiens un noyau de troupes autour duquel ils pussent venir se former. Mais il échoua devant Thorn, les Prussiens n'osèrent lever le masque et Poniatowski reprit l'initiative.

La tâche de ce général, au nom illustre et populaire, était difficile : il eut à lutter militairement contre l'ennemi et politiquement contre les alliés. La Russie mit enfin sur pied 12 à 15,000 hommes, mais plutôt pour surveiller les Polonais que pour opérer contre les Autrichiens.

Quoi qu'il en soit, Poniatowski partit des bords du Bug où il s'était habilement concentré, tomba à Grochow sur une colonne que l'archiduc y avait postée pour l'observer, la surprit, l'écrasa, la mena battant jusqu'à Gora; l'atteignit encore et la rejeta, demi détruite sur l'autre rive. Sa victoire lui ouvrant toute la rive droite de la Vistule, il se répandit dans la Galicie; puis, informé du retour de l'archiduc, il revint à lui, le poussa de Sandomir à Cracovie où il entra par capitulation. L'armistice de Znaym mit fin aux hostilités.